

II- Espaces imaginaires 1 (anthologie)

Espaces imaginaire 1, anthologie de nouvelles de science-fiction réunies par Jean-Marc Gouanvic et Stéphane Nicot, Montréal, Les Imaginoïdes, 1983, 163 p.

Michel Lord

Number 32, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40042ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1983). Review of [II- Espaces imaginaires 1 (anthologie) / *Espaces imaginaire 1*, anthologie de nouvelles de science-fiction réunies par Jean-Marc Gouanvic et Stéphane Nicot, Montréal, Les Imaginoïdes, 1983, 163 p.] *Lettres québécoises*, (32), 32–33.

Il est, d'autre part, révélateur de constater que Sernine se sert d'éléments traditionnels pour créer ses effets de science-fiction. Sinon, qu'est-ce que les prémonitions et les nombreux pressentiments viennent faire dans ce décor spacio-temporel? Sernine se conforme à une règle d'ailleurs encore en usage. En soit, il n'y a pas de mal à cela. Il enrichit même le mytheme en permettant à ses héros de vivre l'événement avant qu'il n'arrive. Pour maintenir le suspense, il laisse heureusement les prémonitions dans un état d'imperfection. Autrement, qu'aurait-il eu besoin de continuer à raconter l'histoire? Soulignons également que Sernine sort des sentiers battus lorsqu'il invente une machine, le *Mindvoice (sic)*, qui projette le héros «réellement» dans son rêve spatial.

Quant aux relations entre les personnages, elles sont de diverses natures. Il y a, certes, la relation filiale du père et du fils qui ignorent au début leur identité, malgré leur immense capacité télépathique, mais qui s'adorent, et la relation du faux père et du faux fils qui ne s'aime guère. En ce qui regarde les relations amoureuses, elles se rangent au second plan. Nicolas aime sans grande passion une jeune fille et ce n'est pas la scène sentimentale du grand départ qui nous convainc du contraire. Le désir homosexuel fait également partie du décor psychologique du roman. Le thème demeure cependant à l'état d'esquisse. Nicolas ne sent que par télépathie les hommes le désirer. Karilian, quant à lui, a un amant sur une autre planète mais n'ose afficher sur Terre le même sentiment qu'il ressent pourtant à l'égard de Nicolas. Les relations amoureuses restent donc à l'intérieur de certaines bornes bien que l'on sente chez Sernine le goût de les enfreindre. Ce monde est surtout fait de sentiments retenus que les pouvoirs des héros sont impuissants à changer. Il y a un défaut latent dans cette oeuvre.

UNE UTOPIE PACIFISTE

Il est dommage que Sernine nous serve du réchauffé à l'occasion. On retrouve une des séquences les plus dramatiques des *Méandres du temps* dans un de ses romans pour adolescents. Le point de vue narratif est différent mais ce sont exactement les mêmes faits qui y sont présentés. Un vieux savant, qui brûle ses

microfiches pour les soustraire aux autorités militaires, apparaît tel quel dans *Organisation Argus*³. La même dichotomie entre les bons Éryméens et les vilains militaires terriens refait également surface dans les deux oeuvres. De plus, Sernine exploite le même thème dominant que dans cette oeuvre antérieure: comme la Terre risque d'être anéantie par les puissances nucléaires en conflit, une organisation d'anciens Terriens, vivants sur une planète qu'ils ont colonisée, se charge de veiller à ce que la paix soit maintenue sur Terre. Au centre du conflit, il y a toujours un bon jeune homme très intelligent que les Éryméens ont déjà sélectionné. Ces répétitions, pour fâcheuses qu'elles soient, montrent au moins clairement que l'oeuvre de Sernine est hantée par l'image de la paix. Nicolas pense qu'il faudrait «une autorité mondiale qui arbitrerait les conflits entre nations, empêcherait les guerres, interdirait les armes nucléaires, arrêterait les grands pollueurs» (p. 78). Les paroles de l'Éryméenne, qui explique à Nicolas l'utopie pacifiste d'Érymède et le convainc, lui l'heureux élu, de partir pour la planète lointaine, ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Paradoxalement toutefois, cette position pacifiste a quelque chose d'étriqué. Il faut déses-

pérer totalement des hommes pour imaginer un monde où une oligarchie aurait à intervenir à l'échelle de la planète. Dans un univers manichéen, comme l'est celui de Sernine, les meilleures solutions paraissent piégées. Pour sauver la Terre, il faut enlever le pouvoir de décision aux Terriens et pour le bien de l'humanité, seuls quelques êtres sont élus au ciel éryméen. Cette vision du monde serait à revoir.

Que dire finalement de ce roman? D'abord qu'il constitue un projet ambitieux. Tout porte à croire que Sernine ait voulu entreprendre, à la manière de Balzac, une «comédie cosmique». Avouons qu'il a su enrichir une forme romanesque traditionnelle. Toutefois, la narration se perd parfois en des détails saugrenus. Que nous sert-il de savoir qu'un sourire dure quinze secondes (p. 195) ou qu'un personnage sans importance bouge de telle ou telle façon? Les moindres détails de presque toutes les actions sont rendus avec une précision lassante. Sernine décrit également chaque personnage avec la minutie d'un feuilletoniste. Dans l'ensemble, sa pratique de l'écriture apparaît pointilleuse. À produire quatre romans par année, on échappe peut-être difficilement à certaines contingences.

II. Espaces imaginaires 1

(anthologie)

Réunir des nouvelles de science-fiction française et québécoise en un même espace textuel, voilà le but que se propose Jean-Marc Gouanvic, l'éditeur intellectuel de la première anthologie du genre dans le monde de l'édition francophone. Dans le prolongement immédiat de la revue *Imagine...*, *Espaces imaginaires*⁴ regroupe dix écrivains n'ayant pas nécessairement tous publié un texte dans la revue de monsieur Gouanvic. Le recueil permet donc de faire des découvertes et de retrouver des noms familiers. Même si *Lettres québécoises* ne s'attarde d'habitude qu'aux oeuvres québécoises, il serait injuste et impardonnable de ne parler que de la moitié du recueil. En toute courtoisie, je parlerai donc d'abord des textes français.

Dans «Automne», Jacques Boireau présente un bel exemple de récit dans le récit. Cette nouvelle met en scène un groupe de compagnons de combat réunis autour d'un conteur. Dans un monde bouleversé mais doté de trains, de journaux et d'appareils photos, donc un peu le nôtre, le conteur, narrateur de seconde instance, évoque une époque assez récente qui, à bien des égards, ressemble à celle de Charlemagne. Cette nouvelle pourrait constituer une sorte de petite épopée médiévale brouillée par la surimposition de différentes époques. Le conteur avoue, entre autre, avoir étudié la rhétorique et il fait des allusions non voilées aux personnages de Roncevaux. Lui-même lutte contre les Sarrasins mais, bizarrement, il connaît «la Bible par coeur, à l'endroit et à l'envers» (p. 33),

comme Gargantua. Sans verser dans la satire ou l'imitation, Boireau démontre à l'envi que l'on peut créer un univers de SF en jouant avec une forme de rhétorique aussi simple qu'ancienne.

Pierre Giuliani, pour sa part, franchit allégrement toutes les frontières traditionnelles du récit dans une nouvelle précisément intitulée «la Frontière fictionnelle». Au début, tout cela semble un peu tiré par les cheveux et, pour tout dire, assez facile. Pourtant, cette suite baroque arrive, par un grand détour, à nous convaincre de la folie des hommes. Giuliani avoue bien humblement (ou ironiquement) que son texte «n'a strictement aucune espèce d'importance» (p. 57). Cependant, sa façon de traiter la réalité en un mélange de sérieux et de burlesque devrait lui mériter de dépasser les frontières de la francophonie.

Jean-Pol Roquet, avec son histoire d'Altitude Ruzontale, joue sur les registres de la mémoire humaine et informatique. Le récit met en scène Deimos, un satellite qui «n'est plus qu'un lieu d'écriture» (p. 99). Ce sujet fascinant manque ici de consistance. Il aurait eu intérêt à être traité de façon moins évasive.

Gérard Gouesbet décrit un accident de voiture d'un genre inusité. Ce récit bien mené suit, jusque dans ses détails les moins ragoûtants (c'est le cas de le dire), la mort d'un jeune homme pris dans l'étau douillet de sa voiture ultra sophistiquée.

«Le dernier étage des ténèbres» de Daniel Walther se démarque nettement des autres textes, en premier lieu, parce qu'il s'agit d'une nouvelle fantastique et, en second lieu, par sa qualité dramatique exceptionnelle. Le narrateur est cet écrivain en mal d'inspiration qui tente d'écrire un roman à partir de sa réalité immédiate. Voyeur, il cherche à percer le mystère entourant une famille voisine. On songe au Hoffmann de «l'Homme au sable», au Lovecraft de «Horreur à Redhook» ainsi qu'au Maupassant du «Horla». Les thèmes de la lycanthropie, de la machine humaine, du monstre souterrain et de la crainte d'être poursuivi s'entremêlent en une sarabande digne des meilleurs fantastiqueurs.

Du côté québécois, les cinq auteurs choisis font, depuis un certain temps, partie du paysage littéraire familier à tout amateur de science-fiction québécoise.



Agnès Guitard imagine, dans «Coincidence», un monde où un Terrien a immigré après avoir quitté son corps. Dans ce récit métempysichiste, la nouvelle planète se révèle être presque aussi étouffante que la Terre, bien qu'à certains égards elle en soit une version améliorée. Les extra-terrestres ont au moins «un souci de l'écologie» (p. 22) alors que «nous, Humains [sommes] experts en l'art de détruire notre milieu pour survivre» (p. 25). Avec perspicacité et habileté, Agnès Guitard reprend le mythe des origines et celui de la transmigration (on se souvient de son roman *les Corps communicants*) sans omettre le problème essentiel qui consiste à s'interroger sur la vie elle-même.

François Barcelo publie, quant à lui, un drôle de texte qui semble se moquer tout à la fois de l'engouement pour le retour à la terre et pour la cybernétique. «Les semeurs de robots» ne manque pas de piquant mais reste comme suspendu dans le vide. Il y a là de la graine de Barcelo qui n'a pas germé.

Jean-Pierre April s'aventure lui aussi dans la satire. Veut-il dans son «Chronostop» faire un portrait charge de la société sclérosée qui est la nôtre malgré (et à cause de) sa technologie? Suspense policier, science-fiction et collages forment ici un curieux mélange. Le fait aussi que l'on ne retrouve aucun passé simple dans tout le texte agace au départ. Il faut cependant avouer que l'usage quasi exclusif du présent et du passé composé est motivé dans cet espace imaginaire où il existe un contact étroit entre le passé indéfini et le présent intemporel: il n'y a

jamais eu de coupure puisque le temps s'est comme arrêté.

Esther Rochon, dans «le Traversier», s'essaie au jeu de la création qui se fait sous ses yeux. Dans le dernier paragraphe, elle avoue que ce texte est né au gré de ses sensations fugitives, autrement dit au fil de la plume. L'écriture automatique, ou presque, et l'univers de la science-fiction ne devraient pas être incompatibles, en principe. Tout dépend si l'on veut organiser le texte ou se laisser porter par lui.

«La triple flamme» de Jean-François Somcynsky m'apparaît être l'un des meilleurs récits du recueil. Cet auteur possède au plus haut point l'art du conteur naturel. Il s'agit pourtant d'une nouvelle ayant une structure traditionnelle et un simple décor de *space opera*. De son arrivée sur la planète Doril à son départ, le héros passe à travers les étapes quasi obligatoires du récit d'aventures (conflit, pacte, hésitation, révélations, etc.). Ce qui confère sa qualité à ce texte, c'est simplement sa puissance d'évocation et l'aisance avec laquelle l'histoire nous est narrée.

Il faut souligner, en terminant, le travail de l'illustratrice, Catherine Saouter Caya, qui, pour chaque texte, a conçu une encre sobre et belle.

Que dire de plus sinon que cette «première» semble être une réussite. Il y a quelque chose de réjouissant à voir des écrivains de deux continents réunis dans un même livre. Dans un monde plus divisé que jamais contre lui-même, une telle entreprise ne peut qu'être stimulante. Ce recueil illustre de façon patente l'énergie créatrice qui existe tant en France qu'au Québec. Il est certes encore un peu tôt pour établir des liens thématiques et formels entre les deux corpus. Les autres tomes promis devraient permettre de dégager certaines lignes de force. Pour l'instant, les ponts sont jetés. Cette effervescence littéraire pourrait bien finir par créer un courant. Qui sait? □

1. Daniel Sernine, *Les Méandres du temps*, Longueuil, Éditions Le Préambule, 1983, 356 p.
2. Cicéron, *De la République*, livre VI.
3. Daniel Sernine, *Organisation Argus*, Montréal, Éditions Paulines, 1979.
4. *Espaces imaginaire 1*, anthologie de nouvelles de science-fiction réunies par Jean-Marc Gouanvic et Stéphane Nicot, Montréal, Les Imaginoïdes, 1983, 163 p.